

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1288 - 10 mars 1988 - 3 F

D 1288 EL SALVADOR: ITINÉRAIRE D'UN CROYANT

Rubén Zamora est l'un des trois dirigeants du Front démocratique révolutionnaire (FDR), branche politique de l'opposition clandestine dont la branche armée est le Front Farabundo Martí de libération nationale (FMLN) (cf. DIAL D 618, 670 et 751). Dans le cadre de l'accord de paix de Guatemala - dit Esquipulas II - du 7 août 1987, une nouvelle tentative de dialogue a eu lieu en octobre suivant entre le gouvernement salvadorien et la coalition FMLN-FDR. Les pourparlers devaient être rompus par l'assassinat du président de la Commission des droits de l'homme d'El Salvador (cf. DIAL 1245).

En fin novembre 1987, les trois dirigeants du FDR faisaient solennellement leur rentrée publique au pays, mais à titre passager en raison des risques d'attentats contre leurs personnes. C'était l'occasion d'une redistribution d'alliances politiques avec la création, le 29 novembre, de "Convergence démocratique" regroupant officiellement trois des partis membres du FDR: le Mouvement national révolutionnaire (MNR) de Guillermo Ungo, président du FDR; le Mouvement populaire social-chrétien (MPSC) de Rubén Zamora, vice-président du FDR; et le Parti social-démocrate (PDS). De nouveaux équilibres politiques se cherchent.

C'est à l'occasion de son passage à San Salvador que *Carta a las Iglesias* (n° du 16-31 janvier 1988) a, le 1er décembre 1987, interviewé Rubén Zamora sur sa foi chrétienne et son engagement politique. Texte ci-dessous. En ce domaine aussi un équilibre se cherche... et se trouve.

— Note DIAL —

FOI ET POLITIQUE:

ITINÉRAIRE D'UN CROYANT

Question - Vous vous êtes formé intellectuellement et religieusement à l'époque de Vatican II et de Medellín. Pensez-vous que votre foi religieuse a en partie été la raison de votre entrée en politique?

Oui, bien sûr. La motivation personnelle la plus forte pour entrer en politique et y rester est venue de ma foi religieuse. Je suis issu d'une famille très catholique, d'une famille pratiquante. J'ai découvert la politique dans des activités liées à des tâches religieuses. L'Action catholique a été pour moi une expérience décisive. Nos activités étaient sous le signe de l'engagement et, en El Salvador, l'engagement débouche très facilement et très rapidement sur la politique. Pour moi, la motivation la plus importante de mon action politique c'est le fait que je suis croyant.

Mais il est très difficile d'articuler entre eux ces éléments personnels. On ne peut pas dire à quel moment précis tout a commencé. J'ai d'abord été au séminaire, un séminaire très traditionnel. Je l'ai quitté à 19 ans. Je suis resté proche de l'Eglise et, dans ma paroisse, le curé a lancé des coopératives. Si les paysans s'unissaient il leur serait plus facile d'acheter des engrais et de l'outillage à meilleur prix. Tel a été mon premier contact réel avec les paysans.

Nous avons commencé dans l'idée qu'un catholique doit apporter quelque chose aux gens, en particulier aux pauvres. C'était une attitude paternaliste. Mais la Garde

nationale s'est mise à considérer cela comme une tentative communiste d'organisation des paysans. Au début nous avons réagi de façon très conciliante, en essayant de persuader la Garde nationale que nous n'étions pas des communistes, mais des catholiques. Nous allions même jusqu'à dire aux soldats: "Voyez, c'est la meilleure façon de lutter contre le communisme!" En leur disant cela, ce n'était pas par tactique, non, c'est ce que nous pensions à l'époque. J'étais très anticommuniste. Mais la Garde nationale ne le comprenait pas comme ça. Ils ont cherché à détruire les coopératives. Voilà comment nous avons commencé à découvrir la politique, à réaliser que, derrière nos efforts humanitaires, il y avait un problème de pouvoir politique. Nous touchions du doigt la structure du pouvoir qui existait en El Salvador depuis tant d'années.

Nous sommes entrés dans un parti politique. Ce n'était évidemment pas le parti gouvernemental, mais celui de l'opposition: le Parti démocrate-chrétien. Nous considérons cela comme une façon d'attirer l'attention et de protester quelque peu contre ce que la Garde nationale faisait aux paysans. Et quand tu es dans un parti politique, tu commences alors à mener d'autres actions politiques. Plus tard, en particulier quand je suis sorti du pays pour aller étudier en Europe, j'ai commencé à avoir une compréhension plus intellectuelle de la société, une approche plus scientifique du problème. Mais j'ai toujours mis l'accent principal sur le fait que j'avais découvert la politique d'abord comme une expérience personnelle, et seulement ensuite comme une expérience intellectuelle.

Q. - Pour parler de cette approche intellectuelle, le document de Medellin (1) vous a-t-il ouvert les yeux?

Medellin a été une des choses les plus marquantes dans la vie de l'Eglise. Pour nous, à la base, ce fut plus marquant même que Vatican II. Je ne peux imaginer Medellin sans le concile, mais le concile a été un événement qui s'est passé en Europe et que nous ne comprenions pas très bien. Medellin, par contre, a été un événement dense qui nous a directement touchés. Aussitôt après Medellin nous avons commencé à organiser dans la paroisse des réunions avec les paysans, avec les gens sur place, pour étudier ce que disait Medellin. Nos efforts ont parfois été comiques. Le 1er mai, par exemple, il n'y avait habituellement qu'une manifestation, celle de la gauche. Mais comme il fallait être avec le peuple, ainsi que le disait Medellin, l'un d'entre nous a eu l'idée d'organiser une procession en l'honneur de St Joseph, puisque St Joseph avait été un menuisier, un ouvrier. Je me souviens que nous avons sorti la statue de St Joseph dans l'agglomération, avec une espèce de banderole portant les revendications des gens. C'était une façon d'élever notre niveau de conscience. En El Salvador le massacre de 1932 (2) avait été tellement horrible qu'il a dressé dans la tête des gens comme un mur aux idées politiques. Avec la nouvelle théologie, avec Medellin et autres, ce mur commençait à s'effondrer. On a commencé à voir qu'on pouvait aller jusqu'à des positions politiques actives sans abandonner ses croyances religieuses.

Q. - Vous avez dit qu'au début votre point de vue sur les coopératives était paternaliste, dans l'amélioration de la situation des paysans. Diriez-vous que, par la suite, vous êtes entré dans une nouvelle compréhension du développement et de la libération, dans une nouvelle compréhension de votre foi, maintenant en lien avec votre travail politique?

Oui. Et c'est la raison pour laquelle l'Action catholique a été si importante. Nous y avons reçu une formation théologique et religieuse qui nous a permis de mener notre tâche politique. Je crois que si nous n'avions eu que l'engagement politique, je serais aujourd'hui athée. Je verrais trop de contradictions avec la théologie traditionnelle et la formation religieuse. Mais dans la mesure où nous avons pu unifier activité politique et vision religieuse, celle-ci étant plus profonde et plus proche de la réalité, il n'y a eu aucun problème. D'autres ont abandonné la foi, c'est évident. Mais dans mon cas, la formation que j'ai reçue m'a beaucoup aidée.

[1] Document final de la Conférence générale de l'épiscopat latino-américain, réunie à Medellin (Colombie) en 1968 [NdT].

[2] En riposte à une jacquerie paysanne, la répression fit plus de 15.000 morts parmi la population paysanne [NdT].

Q. - Certains disent que, chez un certain nombre de chrétiens, c'est la trajectoire habituelle: ils commencent comme catéchistes ou délégués de la Parole (3), puis ils passent aux organisations populaires pour aboutir, comme élément de leur foi, dans les rangs d'un groupe militaire (4). Avez-vous pu vérifier une telle trajectoire?

J'ai vu beaucoup de ces cas. Je suis resté en contact avec les gens avec lesquels nous avons lancé les coopératives. J'ai vu beaucoup d'entre eux passer du travail humanitaire au travail politique, par exemple en s'engageant dans le Parti démocrate-chrétien et en participant aux élections; puis se révoltant contre la répression, contre les élections frauduleuses, en perdant ainsi confiance dans la démarche électorale et en finissant par se radicaliser. Moi-même je me sentais partagé et je me disais: "Moi, me voilà professeur d'université, je ne peux que continuer dans le Parti démocrate-chrétien. Les autres, les paysans, ceux qui souffrent plus que moi, ils font d'autres choix." Pour finir ils entrent dans des organisations de gauche et j'imagine que, maintenant, certains d'entre eux sont dans les rangs de la guérilla.

Le mouvement est allé dans ce sens-là. Pendant un certain temps il y a eu beaucoup de conflits dans l'Eglise à ce sujet. Les choix politiques se sont progressivement polarisés à l'intérieur du mouvement catholique progressiste. C'est allé parfois jusqu'à des conflits: "Si tu prends cette décision, es-tu plus authentique?" Aujourd'hui quand je me retourne sur ces années, je pense que nous avons commis l'erreur de ne pas faire une distinction suffisamment claire entre engagement religieux et choix politique.

Cela il faut le faire à un moment donné. Si tu politises totalement ta foi, tu la détruis. La tentation est grande de manifester ta foi en faveur de la politique. A cette époque-là il nous était difficile de préciser les frontières de l'engagement chrétien et du choix politique. Aujourd'hui nous avons probablement une attitude plus mûrie.

[3] Mouvement ecclésial en milieux populaires né dans les années 70 (NdT).

[4] La guérilla (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)